NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

83 N° 1 1961

Psychologie des attitudes pastorales

Georges CRUCHON (s.j.)

p. 50 - 67

https://www.nrt.be/fr/articles/psychologie-des-attitudes-pastorales-1798

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Psychologie des attitudes et pastorale

I. LES NOUVELLES DIMENSIONS DE LA PSYCHOLOGIE

La Psychologie moderne, on le sait, n'est plus seulement une psychologie de l'âme et de ses facultés. Elle est devenue une psychologie de l'homme, c'est-à-dire qu'elle s'intéresse non seulement à la conscience et aux phénomènes vécus intérieurement par l'individu, comme peut le faire une phénoménologie, mais à tout ce que fait l'homme extérieurement, à son comportement global, et aussi à cette infrastructure somato-psychique de sa vie proprement psychologique, qui est constituée essentiellement par le système nerveux, central et végétatif, avec ses intégrations cérébrales et par toutes ces activations chimiques, provenant des tissus ou des glandes endocrines proprement dites, qui, elles aussi sont contrôlées par le cerveau, et déterminent le tempérament de chacun. Les acquisitions de la neurologie, de l'endocrinologie, de la pharmacologie, permettent aujourd'hui de mieux sonder ce substrat et d'agir sur lui, et elles permettent aussi de mieux identifier sur quoi reposent ces processus instinctuels, qui débouchent dans la conscience et posent au moraliste parfois de redoutables problèmes. Les assertions de la psychanalyse sur la vie des instincts rencontrent ici également un tribunal; elles s'y trouvent confrontées avec les données de la science proprement dite, et parfois confirmées, parfois aussi mises en doute. Il est bon qu'ainsi la psychologie, dite des profondeurs, se trouve en compétition avec d'autres méthodes d'analyse de l'inconscient, qui lui donneront une base plus objective aux yeux des savants. Et c'est pourquoi quelques psychologues américains, après s'être initiés à la psychanalyse, ont tenté de vérifier certains concepts psychanalytiques par les méthodes expérimentales, étudiant en particulier sur l'animal l'effet de certaines peurs ou frustrations [1]. La psychologie animale (dite aussi parfois psychologie comparée), qui étudie le comportement animal non seulement en laboratoire et en le soumettant à des traitements, psychologiques, chimiques, neuro-chirurgicaux, mais aussi par l'observation de plein air (la field psychology), sont également des instruments précieux pour déterminer sur

1. Voir par exemple les travaux de R. R. Sears et de son groupe, *Survey of objective studies of psychoanalytical concepts*, New York, 1943; de J. Dollard et de ses collaborateurs, *Frustration and aggression*, Yale, 1939; de E. Hilgard et L. Kubie, *Psychoanalysis as science*, Stanford University, 1952, et ceux de J. Massermann.

quoi reposent les dynamismes et les variations de l'instinct. Aux explications purement psychologiques de la psychanalyse viennent s'ajouter, ou s'opposer, les explications organiques, et ainsi les bases végétatives et instinctuelles de la vie consciente et du comportement se trouvent mieux connues aujourd'hui.

Mais en outre la psychologie moderne est devenue une psychologie de l'homme *replacé dans son contexte de vie* particulier, c'est-à-dire dans son milieu bio-social, dans ce monde des choses et des personnes, auquel s'intéresse aussi pour sa part la psychologie existentialiste ou phénoménologique, quand elle décrit l'*Umwelt* et le *Mitwelt* des individus. Si en effet les « intentions » et « projets » de l'homme ne peuvent être pleinement compris quand on le sépare du réseau de relations qu'il entretient avec le monde ambiant et qui le sollicite ou l'écrase, le comportement de l'homme ne peut davantage s'expliquer sans que l'on recourre à l'analyse objective du milieu qui l'entoure, comme l'ont très vite compris les Behavioristes, puis, quelque temps après, les initiateurs de la Psychologie dynamique, comme Kurt Lewin[2] ou Moreno[3], qui se proposèrent précisément d'analyser le champ de forces constitué par l'individu ou les individus et leur entourage. Ici encore la Psychanalyse a servi d'instigatrice ou d'appoint dans l'étude des rapports dynamiques de l'individu avec sa famille et son groupe, mais elle a trouvé aussi le complément qui pouvait lui manquer pour contrôler ses affirmations. Une psychosociologie est née, qui rassemble les données de ces différentes disciplines et de l'ancienne Sociologie des groupes humains, et qui débouche dans le maniement des groupes (*Group Work* ou *Human Relations*), ou dans la Thérapie de groupe[4]. L'influence du milieu social[5], de l'éducation, familiale[6] et scolaire[7], les relations qui y sont nouées ou rompues, les préjugés[8] et la culture[9], les cultes et rites religieux enseignés et pratiqués[10],

2. Kurt Lewin, *A dynamic theory of personality*, New York, 1935; *Principles of topological psychology*, ib., 1936; *Field theory in social science* (ouvrage posthume), New York, 1951.

3. J. L. Moreno, *Sociometry*, New York, 1951; *Fondements de la sociométrie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1954.

4. Par exemple R. J. Corsini, *Methods of group psychotherapy*, New York, 1957; S. Slavson, *The fields of group psychotherapy*, ib., 1956; M. Bennett, *Guidance in groups*, ib., 1955; N. R. F. Maier, *Principles of human relations*, ib., 1952.

5. Ainsi parmi beaucoup d'autres C. Murphy, *Personality, a biosocial approach*, New York, 1947, ou *Human potentialities*, ib., 1958; G. Gurvitch, *Déterminismes sociaux et liberté humaine*, Paris, Presses Universitaires de France, 1955; P. Hofstätter, *Einführung in die Sozialpsychologie*, Vienne, 1954.

6. J. Bossard, *The sociology of the child development*, New York, 1948; éd. rev. 1954; M. Porot, *L'enfant et les relations familiales*, Paris, 1954.

7. E. Eddy, *The college influence on student character*, Washington, 1959.

8. G. Allport, *The nature of prejudice*, Cambridge (Mass.), 1954; éd. abrégée, 1958.

9. G. Kluckhohn and Murray H., *Personality in nature, society and culture*, New York, 2e éd. rev. 1953; P. Sorokin, *Society, culture and persona-*

sont, à n'en pas douter, des facteurs essentiels de notre caractère et de notre personnalité, dont ils pénètrent la fibre ou l'armature; nous sommes en grande partie ce qu'on nous a faits ou ce qu'on nous a fait devenir, et jamais la notion de responsabilité collective, à laquelle chacun aurait part sans que soit engagée directement sa responsabilité personnelle, n'a trouvé plus éclatante démonstration. Il est étonnant, presque scandaleux, aujourd'hui où l'on connaît mieux cette part du milieu dans notre vie, que la psychologie se soit avisée si tard de cette dimension essentielle de la personnalité humaine, ou du moins qu'elle ait mis tant de temps à l'explorer méthodiquement.

Mais ce n'est pas tout. La Psychologie moderne ne se contente pas de remettre l'âme dans l'homme, et l'homme dans son milieu. Elle le remet aussi dans son *développement historique* [11]. Elle en suit la genèse, les étapes de développement; elle en recherche les faits marquants, les privations (frustrations), les moments de crise et les chocs. Certes cette dimension historique est aussi du ressort de l'analyse existentielle et phénoménologique, ou encore de la psychanalyse, science psychologique récente, elle aussi, qui précisément recherche par des procédés d'anamnèse indirects, comme le rêve et l'association libre sur le divan, à faire ressurgir à la conscience les motifs d'angoisse, qui, en troublant l'affectivité, empêchent le développement et l'adaptation corrects de l'individu. Mais la psychologie pour son compte, après la psychiâtrie classique, qui pratique aussi l'anamnèse et l'investigation par enquête sur le passé du sujet, emploie des méthodes différentes, comme les tests de caractère, les questionnaires, l'interview, et surtout elle compare utilement le comportement de l'individu aux différents âges et dans les diverses situations objectives qu'il a vécues, avec ce que peut être le comportement de l'individu normal de cet âge et dans ce contexte. Cette étude *extérieure* du comportement aux différents âges, comparée aux normes et aux gradients de croissance de l'individu normal ou anormal, permet de recouper objectivement l'histoire intérieure dont l'individu peut prendre conscience en lui-même, et d'y confronter celle, dont il ne peut ou n'ose pas prendre conscience, qu'il se cache parfois à lui-même ou cache au médecin, que l'angoisse l'empêche d'exprimer, et dont il souffre profondément.

Ainsi de psychologie essentialiste et universalisante qu'elle était et qu'elle doit encore continuer d'être pour une part, la psychologie est devenue une psychologie concrète examinant chacun dans son con-

---

lity, ou, plus simplement le manuel de Krech et Crutchfield, *Théories et problèmes de psychologie sociale* (trad. de l'américain), Paris, 1952.

10. H. Carrier, *Psychosociologie de l'appartenance religieuse*, Rome, 1960.

11. Voir tous les travaux de Gesell et de son école à Yale, ceux de Piaget et de son école en Suisse, qui sont innombrables, ceux de Wallon et de son groupe en France. La liste de travaux de ce genre serait interminable aujourd'hui.

texte somatique et sociologique. Non pas qu'on n'eût jamais rien fait en ce domaine avant le siècle dernier. Les typologies à base somatique ou humorale existaient déjà dans les écrits hippocratiques et on les retrouve dans les écrits de S. Albert le Grand[12] ou de S. Thomas. On dénonçait bien l'influence plus ou moins néfaste de la famille, de la société, ou de l'esprit du monde sur les individus. Mais cela restait à l'état d'affirmations ou d'intuitions globales, plus ou moins bien démontrées, et surtout on n'en avait guère recherché les mécanismes précis, qui eussent permis d'en mieux saisir la portée et d'en mieux prévoir les remèdes. Il en allait un peu comme de la médecine, globale et empirique, qui, avec de réelles intuitions, contenait beaucoup d'explications verbales ou fantaisistes, et qui a infiniment plus progressé dès que l'on a pu et su mieux analyser les processus endogènes et exogènes des maladies. On en dirait autant du reste de certaines caractérologies, même récentes, qui ont créé de nouvelles épithètes pour classer les individus en primaires ou secondaires, émotifs ou non-émotifs, etc. A quoi répondent en effet dans l'infrastructure de l'individu ou dans son éducation, dans son histoire, ces étiquettes, qui lui sont infligées? Il s'agit plutôt de grandes catégories, de boîtiers, que de types de structure intérieurs à la personnalité. A cet égard les types de vocation de Spranger[13], ou les morphologies de Sigaud[14] et Sheldon[15], les typologies de Pende[16] ou Zeller[17], ont au moins l'avantage de répondre à un complexe structuré de dispositions internes. L'inconvénient de ces caractérologies ou typologies est qu'elles prennent pour base de classification un des éléments, ou plutôt, comme on dirait aujourd'hui, une des couches de la personnalité, par exemple le fondement somatique, le fondement humoral, la conception de la vie, et qu'elles y ramènent tout le reste, alors que la personnalité résulte du faisceau plus ou moins bien intégré et hiérarchisé de facteurs somatiques, humoraux, sociologiques, culturels et idéologiques, et enfin historiques propres à chacun. On en dirait autant d'ailleurs de certaines typologies empruntées à la pathologie mentale, et que l'on applique parfois sans distinction aux normaux ou aux demi-normaux. La déficience ou la déviation peuvent être un élément caractéristique de l'individu, précieux quand il s'agit de dépister un mal ou de caractériser un malade. Mais elles ne sont chez le nor-

12. S. Albert le Grand, *De animalibus,* liv. III, tract. 2, ch. 3.
13. E. Spranger, *Lebensformen,* Halle, 1930, ou encore dans sa *Psychologie des Jugendalters,* Leipzig, 1924.
14. Dr Sigaud, *La forme humaine,* Paris, Maloine, 1914; idées reprises par le Dr Mc Auliffe et par le Dr Thooris, *La vie par le stade,* Paris, 1924.
15. W. A. Sheldon, *The varieties of human physique,* New York, 1940, et son corrélatif *The varieties of temperament,* ib., 1942. — Les deux ouvrages sont traduits aux Presses Universitaires de France, Paris, 1950, 1951.
16. N. Pende, *Trattato di biotipologia umana,* Milan, 1939.
17. W. Zeller, *Konstitution und Entwicklung,* Göttingen, 1952.

mal, et même chez le malade, que partie d'un tout; ou encore le type morbide est la limite vers laquelle tend une personnalité qui a adopté une certaine ligne de conduite, une certaine attitude, devant les conflits de la vie, et qu'il s'agit de définir en termes communs aux normaux et aux malades.

II. CE QUE LE PRÊTRE POURRAIT TIRER DE CETTE PSYCHOLOGIE

Nous voici précisément arrivés à situer le problème que nous désirons examiner. N'y aurait-il pas possibilité d'extraire de la psychologie moderne, et en particulier de la psychologie dynamique [18], qui groupe les données de la psychologie structurelle et génétique, de la phénoménologie et de la sociologie, de la psychanalyse et de la psychiatrie, de la psychotechnique et de la psychologie comparée, une explication de la conduite humaine et des actes humains, qui puisse être utile au moraliste et au prêtre, chargés de diriger les âmes? En effet le prêtre n'est pas seulement juge au tribunal de la pénitence; il est, et il doit être, plus encore que le psychologue, le conseiller, car il est le « pasteur », qui doit comprendre et aider son pénitent. Il ne faudrait pas en effet se laisser intimider par certains psychologues, qui voudraient voir le prêtre donner seulement des absolutions et laisser le reste à Dieu et au psychologue patenté. Une telle prétention qui reviendrait à enlever aussi aux parents le droit de donner des conseils à leurs enfants, sous prétexte qu'ils ne sont pas experts en pédagogie, est tout à fait insoutenable. Non seulement en effet les parents ont le devoir de guider leurs enfants, même s'ils ne le font pas selon les canons de la science, mais ils bénéficient normalement de liens affectifs, d'une connaissance quotidienne de leurs enfants, et d'une tradition éducative, que n'a pas toujours le psychologue. De même le prêtre est chargé par Dieu, ou par l'Eglise, de guider les fidèles (*Docete omnes gentes servare omnia quaecumque mandavi vobis*; *qui vos audit me audit*) et il bénéficie lui aussi d'une position privilégiée, d'un capital de confiance et d'une connaissance des âmes et de leurs faiblesses que n'a pas le psychologue. Il entend des aveux dont le psychologue n'a pas à connaître [19]. En outre, indépendamment de ces données relatives à la faute et au péché, au caractère de chacun, il voit et peut apprécier mieux que le psychologue les éléments d'ordre spirituel, les aspirations et motions d'ordre surnaturel, qui entrent en jeu et doivent être pris en considération dans la direction des âmes. Certes, il ne devra pas abuser de sa position privilégiée pour imposer sans raison sa manière de voir, pour jouer à l'homme inspiré. Mais on peut dire

18. Voir notre article dans *Gregorianum*, 1960, tome 41, n° 4, 620-646.
19. Voir le discours de Pie XII aux Psychothérapeutes catholiques, réunis à Rome, le 13 avril 1953.

que, connaissant à la fois la force des instincts et la faiblesse des hommes, mêlé par son ministère à leur contexte de vie quotidienne, familial et professionnel, témoin aussi de leurs bons désirs et leurs aspirations, et enfin éprouvant les « esprits » et la grâce qui les meuvent, il est mieux placé que quiconque pour donner des conseils qui ne fassent pas abstraction de la fin dernière de l'homme.

Il est donc avantageux au prêtre de connaître quelque chose de ce que les sciences humaines sont parvenues aujourd'hui à mieux pénétrer, à savoir les « *enracinements* » *des habitudes* peccamineuses dont il entend l'énoncé ou constate l'influence. Certes il ne devra pas jouer au psychologue, pas plus que le psychologue ne doit faire le directeur spirituel; mais une certaine culture psychologique lui permettra de mieux comprendre les attitudes et les résistances de son pénitent, les forces puissantes qui dérivent de l'éducation, du milieu de vie, de la culture, et de « tenir compte » de ces éléments pour apprécier et guider. Donner des conseils « spirituels », mais qui tiennent compte de l'homme, de son passé, de ses conditions de vie, voilà, nous semble-t-il, le rôle propre du prêtre, qui a étudié la psychologie, comme il a étudié la philosophie et la sociologie pour guider les hommes, les ouvriers ou les patrons, non pas dans leurs techniques humaines, mais dans la voie du salut, qui nécessairement interfère avec les techniques et les sciences de l'homme. Que de fois jadis on s'est contenté de donner à l'ouvrier accablé, ou aux peuples asservis, de bons conseils de patience et de résignation, qui pour l'essentiel étaient justes, mais ne résolvaient pas les problèmes concrets, les difficultés, que seules les âmes héroïques, mises en de telles conditions, pouvaient surmonter. Il en va différemment aujourd'hui parce que le prêtre, invité par l'Eglise de façon expresse et instante, a ajouté à ses années de formation philosophique et théologique des années supplémentaires de formation sociologique. Mais il en va de même pour les sciences psychologiques. Et, par la voix de Pie XII, les prêtres sont exhortés vivement à recevoir un « enseignement des réalités psychologiques et pédagogiques..., sociales et pastorales, qui réponde au progrès actuel de ces sciences » (Const. Apost. *Sedes Sapientiae*, 31 mai 1956). « Si en effet, disait-il, on a coutume de donner à ceux qui doivent exercer une profession une préparation spéculative, technique ou pratique, on ne saurait nier qu'une semblable formation doit être donnée à ceux qui auront à exercer cet art (du ministère pastoral), qui a été appelé, non sans raison, l'art par excellence (' *ars artium* ') ».

En quoi consisterait donc cet enseignement, que doivent aussi accompagner « des exercices pratiques », au dire du Pape Pie XII (*ibid.*) ? Ce n'est pas ici le lieu d'en discuter longuement. Si l'on s'inspire par exemple des directives qui ont été élaborées, après une longue expérience et une enquête internationale, pour les Ecoles de formation des Assistantes sociales (ou Travailleurs sociaux), qui désirent

elles aussi former des Conseillers et Conseillères informés des sciences psychologiques modernes, on voit que cet enseignement comporterait une étude de la structure dynamique de la personnalité humaine, puis des diverses motivations sociales, économiques, culturelles, qui pèsent sur la conduite, enfin des discussions de cas et des travaux pratiques, ou stages, contrôlés par un directeur compétent [20]. C'est dans ce cadre d'enseignement, et après l'étude des motivations, que nous verrions avantageusement insérée pour le prêtre l'étude de ce que nous appelons ici la « psychologie des attitudes ».

Le prêtre en effet, en Théologie morale, a coutume de recevoir un enseignement relatif aux « actes humains » et aux « habitus » qui leur répondent dans le sujet. Ces actes « humains » sont considérés comme émanant de la volonté libre, par opposition aux actes « de l'homme », qui peuvent échapper au contrôle de la raison. Ils engagent donc la responsabilité, même s'ils peuvent être entravés par la peur, l'angoisse, ou d'autres dispositions, qui ne suppriment pas tout contrôle. Ils sont étudiés par rapport aux normes morales et surnaturelles transcendantes, dont le moraliste et le théologien se préoccupent à juste titre, et que le psychologue, lui non plus, ne peut ignorer (voir le discours sur la Personnalité humaine, prononcé par Pie XII, le 10 avril 1958) [21]. Le prêtre a coutume encore, soit à l'occasion de l'enseignement de la théologie morale, soit ensuite lorsqu'il est dans le ministère et rencontre des cas difficiles, de s'informer des données de la psychiatrie ou des problèmes de déontologie médicale, et de les étudier plus longuement. Mais tout ceci serait avantageusement complété, nous semble-t-il, par un enseignement qui porterait sur les actes « de l'homme » et sur leurs motivations, ou, si l'on préfère, sur l'« enracinement des habitus ».

En effet les actes humains sont aussi des actes de l'homme, puisqu'ils n'émanent pas seulement de la volonté, mais de « l'unité psychosomatique de l'homme », gouvernée par l'âme spirituelle, comme le dit encore Pie XII (*Ibid.*, p. 269), mais aussi pesant sur l'âme spirituelle, lui dressant des obstacles, l'inclinant au mal, créant des résistances à l'action de la grâce. Quel est le prêtre qui n'aurait pas intérêt à connaître ce terrain psychosomatique, d'où s'élèvent les passions, que l'âme spirituelle a pour mission de contrôler, et ceci non seulement lorsqu'il s'agit des « anormaux », mais des « normaux » ? Car *tous ont de ces difficultés*. Quel directeur spirituel n'aurait pas intérêt encore à connaître le contexte sociologique dans lequel se sont formés les habitus, et la manière dont ce contexte pèse sur nos décisions ? Certes il est légitime d'en faire abstraction et le prêtre pourrait dire : Puis-

20. *Rapport sur la formation au service social* (3e enquête internationale), publié par l'O.N.U. en 1959.
21. *A.A.S.*, 1958, p. 268 sq.

que vous êtes libre de vos actions, et non pas un malade mental caractérisé, je n'ai pas à connaître de tout ce contexte, ni des peurs qui vous entravent. Vous devez faire votre devoir; un point, c'est tout; venir à la Messe du dimanche, puisque c'est votre devoir, quelles que soient vos difficultés. Cela est parfaitement vrai, mais combien de fois cela resterait-il inhumain, et partant inefficace? Nous ne le savons que trop.

L'enseignement de la psychologie pastorale portera précisément sur ce point de l'enracinement des habitus, qui ne seront plus considérés seulement comme des dispositions de la volonté libre, bonne ou mauvaise, mais comme faisant partie de tout un complexe de motivations, qu'on appelle précisément, en psychologie moderne, une « attitude ».

III. DÉFINITION DES ATTITUDES

Qu'est-ce en effet qu'une attitude, au sens que les psychologues modernes ont donné à ce mot?

L'attitude est une disposition habituelle de la personnalité tout entière, qui tend à la faire agir ou se comporter d'une façon donnée en face de certaines situations, ou même dans l'ensemble de sa vie. Ainsi l'agressivité, l'hostilité, la défiance, l'ambition, l'ostentation, sont des attitudes qui commandent nombre de conduites d'un même individu.

Quelqu'un pensera sans doute aussitôt que l'agressivité, l'hostilité et les autres dispositions que nous venons de mentionner, ne sont pas autre chose que des *vices* ou *défauts,* et que, par suite, les attitudes ne sont pas autre chose que ce que les moralistes appellent des « habitus » moraux. Il y a toutefois une double différence entre les habitus moraux et les attitudes psychologiques.

Tout d'abord certaines attitudes ne sont pas à proprement parler des habitus *moraux,* au sens fort du terme, c'est-à-dire impliquant nécessairement une responsabilité morale, une culpabilité. Ainsi les attitudes de doute, d'ambivalence, d'indécision, les sentiments d'infériorité, l'introversion ou le narcissisme, ne sont pas toujours des dispositions volontaires ou coupables, et néanmoins ce sont des dispositions *psychologiques* très importantes, qui commandent nombre de nos actions. Le psychologue, on le sait, depuis Freud, n'envisage pas l'acte ou l'habitus sous l'angle de la faute ou du mérite; il cherche à en connaître l'explication psychologique, bien qu'il doive tenir compte des exigences de la morale dans l'exercice de sa profession.

Mais de plus, et c'est là la différence essentielle, l'attitude pour le psychologue est une disposition habituelle de la personnalité tout entière et non de la seule volonté ou de quelque autre « puissance » de l'âme. Nous retrouvons ici la conséquence de ce que nous disions en commençant, à savoir que la psychologie est devenue une science du

comportement humain, remis dans son contexte biologique, social et historique. Dès lors l'acte ou l'habitus qui l'engendre ne sont plus considérés seulement sous leur aspect d'acte humain volontaire, ou de disposition de la volonté, mais dans le complexe physiologique, affectif, social, mental, historique, qui les a produits. Nous retrouvons également ici la portée de ce que nous avons appelé l'enracinement des habitudes, et qu'il s'agit précisément d'analyser pour pouvoir modifier utilement la conduite.

Ainsi dans l'attitude, par exemple agressive, le psychologue saura discerner s'il entre des composantes constitutionnelles d'ordre somatique ou humoral. Il peut s'agir par exemple d'une complexion somatotonique (au sens de Sheldon), c'est-à-dire d'un « musculaire », dans la typologie de Sigaud, ou au contraire d'un enfant fragile qui fait sa crise des trois ans, ou d'un adolescent qui fait lui aussi sa crise d'agressivité, certaines de ces explications pouvant d'ailleurs s'ajouter les unes aux autres. Cette agressivité pourra s'expliquer encore par la fatigue, par des alternances d'humeur de type récurrent, comme on en voit chez les « cycliques », décrits par Kretschmer[22] et beaucoup d'autres auteurs.

Mais outre ces composantes « somatiques » et biochimiques, l'agressivité peut s'expliquer par des frustrations[23] prolongées ou graves, subies en famille ou à l'école, ou dans le milieu professionnel, les unes et les autres pouvant ici encore s'additionner. Mais il pourra s'agir également d'une identification faite par un enfant jusque-là doux et tranquille avec un père, revenu de la guerre, et qui y aura appris lui-même à goûter les satisfactions enivrantes de la force cruelle envers les autres et envers soi-même. Cette identification est fréquente encore dans les bandes de délinquants, qui prennent le goût de la violence au contact de leaders brutaux, alors qu'eux-mêmes étaient auparavant assez craintifs. Il pourra y entrer encore, pour la renforcer, des principes enseignés par les parents, des préjugés de classe, de milieu.

A ces composantes provenant du milieu éducatif ou social, s'ajouteront encore les *expériences personnelles ou professionnelles* vécues par le sujet. Un choc, une expérience sexuelle traumatisante, peuvent libérer des instincts violents ou sadiques. Un emploi professionnel, où l'individu est appelé à se défendre pour ne pas succomber, ou à devoir imposer aux autres des contraintes exigentes, pourra l'amener à devenir méchant, dur, brutal. Nos « rôles sociaux », comme les appellent les psychologues, nous modèlent, créent un certain type de professeur ou de surveillant, d'officier de carrière; tel supérieur, qui

22. E. Kretschmer, *La structure du corps et le caractère*, trad. de l'allemand, Paris, 1930.

23. Voir par exemple les études de Dollard, citées plus haut (*Frustration and aggression*).

au point de départ était débonnaire et timide, s'est enhardi peu à peu, ou, devant les résistances et les amertumes qu'il a rencontrées et qui mettaient à l'épreuve sa bonté, s'est raidi, ne veut plus rien entendre. Le « strain » ou le « stress » [24], c'est-à-dire certains états de tension prolongée ou de surtension allant jusqu'à l'épuisement physique, créent parfois des réactions violentes, somatiques ou psychologiques.

Mais encore les attitudes sont motivées par le système des valeurs qu'a élaboré l'individu, spécialement à partir de l'adolescence. Jusque-là les attitudes sont peu réfléchies, et peuvent être relativement plus aisément modifiées. Quand au contraire le sujet a commencé à élaborer une conception de la vie, qui justifie sa conduite, il est plus difficile de faire changer d'attitudes. Il n'est pas seulement poussé ainsi à agir; il estime qu'il faut agir ainsi, qu'il a le droit de faire ce qu'il fait. De telles justifications sont déjà le germe de l'endurcissement, bien connu des auteurs spirituels.

Ainsi les attitudes ont-elles des ramifications ou racines dans toute la personnalité, dans son milieu, dans son histoire. Elles résultent, comme la personnalité elle-même, et comme le caractère qu'elles indiquent, d'une systématisation de l'individu humain, de ses expériences, de ses réflexions sur la vie, et c'est ce qui les rend si stables, si difficilement « muables » (« habitus est difficile mobilis », disaient les scolastiques). Elles ne sont pas seulement l'effet de la volonté, mais du tempérament, de l'éducation, de l'intelligence et surtout de l'affectivité.

Car l'affectivté, ses besoins et ses privations (ou frustrations), sont souvent au cœur des attitudes défectueuses. Si l'intelligence et la volonté sont au principe des attitudes vertueuses, les perturbations affectives sont fréquemment la clé principale des attitudes « inadaptées », comme disent les psychologues, et c'est elles souvent qu'il faut commencer par soigner, pour que la volonté prenne ou reprenne les rênes de la conduite humaine. Jusque-là les conseils donnés s'adressent à un sourd, et « il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre ».

IV. SYSTÉMATISATION DES ATTITUDES

Bien que les attitudes soient extrêmement nombreuses, aussi nombreuses que les défauts de caractère, ou que les vices et les vertus, les psychologues ont cherché à leur donner une systématisation rationnelle, qui se fonde sur la façon dont l'individu réagit à une situation, ou plus précisément à un conflit donné. Cette manière de faire n'est peut-être pas tout à fait justifiée, car une attitude peut naître par une longue accoutumance, sans qu'il y ait eu de conflit à résoudre. Ain-

24. Hans Selye a poursuivi sur ce sujet de très longues et minutieuses études; cfr son livre fondamental : *Stress*, Montréal, 1950, et *The stress of life*, 1956.

si un enfant peut devenir mou, sans-gêne, simplement parce que sa mère l'a toujours laissé faire. Quelqu'un peut être agressif par tempérament, sans l'être devenu par réaction de défense.

Quoi qu'il en soit, l'attitude étant une disposition à agir ou à réagir, il est normal de classer les attitudes d'après les grands types de dispositions possibles en face de la réalité. La plupart des manuels, qui, depuis une dizaine d'années environ, à la suite des livres d'Anna Freud [25], de K. Lewin sur la psychologie topologique [26], qui représente les forces aux prises à l'intérieur ou à l'extérieur du sujet, par le moyen de vecteurs orientés dans un champ de forces, ou encore de Karen Horney [27] sur les trois grandes attitudes fondamentales (vers autrui, contre autrui, loin d'autrui), ont distingué les attitudes d'ambivalence, de défense, d'agression ou d'hostilité, de repli sur soi, et enfin d'évasion. Ces grandes divisions se prêtent bien à des schémas dynamiques, comme on en trouve chez R. B. Cattell, dans son livre sur la Personnalité [28], ou à la classification des grands mécanismes réactionnels décrits par Anna Freud [29].

A notre tour, nous avons cherché à compléter cette classification, qui comporte quelques lacunes, et nous proposerions les neuf catégories suivantes d'attitudes défectueuses, dans lesquelles on pourra retrouver aussi les principaux vices et les péchés capitaux des moralistes :

1. Tout d'abord il y aurait les **attitudes ambivalentes,** dans lesquelles le Moi humain se trouve partagé et tiraillé, sans parvenir à prendre une décision. Cette catégorie comprendrait les diverses formes de doute, de *scrupule,* d'*indécision,* le *scepticisme,* qui prend des airs détachés, mais qui au fond cache une certaine angoisse, différente de l'attitude blasée. Elles comprendraient encore toutes les autres formes d'angoisse que P. Janet attribuait à la *psychasthénie,* à une impuissance psychologique, comme les *obsessions, phobies, compulsions,* dans lesquelles l'inconscient menace plus violemment de submerger le Moi affaibli.

---

25. Anna Freud, *Das Ich und die Abwehrmechanismen,* 1935 (tr. franç. : *Le moi et les mécanismes de défense,* Paris, 1949).
26. Kurt Lewin, *Principles of topological psychology,* New York, 1936.
27. Karen Horney, *Our inner conflicts,* New York, 1942.
28. R. B. Cattell, *Personality,* New York, 1950 (tr. franç. *La personnalité,* 2 vol., Paris, 1956).
29. On trouverait des classifications analogues, mais comprenant un moins grand choix d'attitudes dans beaucoup de manuels de psychologie dynamique. Les uns s'inspirent davantage des conceptions freudiennes des mécanismes de défense, les autres sont plus éclectiques et fondés sur une psychologie dynamique, au sens large du mot, par exemple : L. Shaffer et E. J. Shoben, *The psychology of adjustment,* Boston, 2e éd., 1956, et A. A. Schneiders, *Personal adjustment and mental health,* New York, 1955, qui est l'œuvre d'un catholique, professeur à Fordham (N.Y.).

2. Il y aurait avantage à en séparer les **attitudes alternantes,** cycliques, qui sont dues souvent à des *alternances d'humeur,* et qui se font plus sensibles à certains moments fragiles de l'existence, par exemple les variations d'humeur des adolescents ou des sénescents. Arrivées à l'extrême, elles peuvent dégénérer dans les formes proprement morbides de la *manie-mélancolie,* comme Kretschmer a tenté de le montrer.

3. Viendraient ensuite les **attitudes hostiles,** proprement **agressives,** dans lesquelles le Moi s'engage contre autrui. Elles se manifestent, comme on l'a depuis longtemps observé chez les moralistes, « par pensées, par paroles et par actions ». Mais l'hostilité par actions comprendrait pour le psychologue des activités qui ne sont pas généralement rangées sous la même rubrique par le moraliste, telles : la *colère,* les actes de *violence,* le *meurtre,* la *délinquance agressive,* soit parce qu'elles ressortissent à des commandements différents, soit parce qu'il voit, avec S. Thomas, dans le *vol* et l'*homicide,* des manquements à la justice [30], et, dans la colère, un manquement à la tempérance [31]. Quant à l'hostilité verbale elle renferme les *injures,* les *calomnies,* les *médisances,* et toutes les formes d'*ironie,* de *critique,* de *dénigrement,* qui en sont des manifestations fréquentes. Enfin l'hostilité occulte, non manifeste (« covert behavior », opposé à « overt behavior », dans la terminologie américaine), comprendrait les sentiments cachés de *haine,* de *jalousie,* de *ressentiment,* de *défiance,* dont le type extrême se rencontre chez le *paranoïaque.*

4. Les **attitudes de prévalence** sont assez différentes des précédentes, bien qu'on les confonde assez souvent. Dans la prévalence en effet, *le Moi n'est pas nécessairement hostile à autrui, mais il veut se mettre* au-dessus d'autrui, ce qui n'est pas la même chose. Cette attitude a des bases instinctives, que l'on découvre dans le monde animal, et qui conduit en effet souvent à des compétitions violentes pour la conquête du premier rang, ou du pouvoir, mais qui peut s'obtenir aussi par simple prestige. Cette conquête de la suprématie et du premier rang, que les psychologues appellent la recherche de la « dominance », correspond chez les hommes à l'*autoritarisme,* au *despotisme,* et, dans le langage des délinquants, au *caïdisme.* Mais l'*orgueil,* qui la sous-tend et qui en est le ressort principal, conduit les victimes du despotisme à la *rébellion,* à l'*indiscipline,* à la *désobéissance.* Ils sont en cela mus à la fois par leur propre désir d'égaler les supérieurs et par les attitudes trop despotiques des supérieurs. Enfin, dans un plan moins instinctuel, plus conscient, où l'esprit est plus profondément pervers, parce qu'il agit sans passion et sciemment, il y a l'orgueil de *complaisance*

30. S. Thomas d'Aquin, *Somme Théol. II^a II^ae,* q. 64 et q. 66.
31. S. Thomas d'Aquin, *Somme Théol., II^a II^ae,* q. 158.

en soi, et de *mépris d'autrui*, que l'on retrouve atténué et quelque peu ridicule, dans certaines formes d'*infatuation*, de *suffisance*, ou de *pédanterie*.

5. Une nouvelle catégorie est formée par les **attitudes captatives**, que l'on appelle aussi **possessives**, où le Moi se laisse entraîner par une avidité de biens matériels ou d'honneurs, qui parfois va jusqu'à l'extrême. S'il s'agit des biens matériels, cette attitude pourra conduire à des actes plus instinctuels et spontanés, comme la *fraude*, la *resquille*, la *kleptomanie* et le *vol*, qui pourtant comporte aussi parfois une savante préméditation. Sous une forme plus étudiée, l'avidité possessive de biens matériels mènera à l'*avarice*, à l'*usure*, à la *ladrerie*, à la *lésine*, opposées à la *prodigalité*, qui est de type jouisseur, tandis que l'avare retient par angoisse plutôt que pour jouir. L'avidité dans le manger (biens consommables), qui est selon les Freudiens une forme de la libido orale, se traduit par la *gourmandise* et la *gloutonnerie*, et les psychologues expérimentaux ont montré de leur côté que l'élément psychologique jouait un rôle plus important que le besoin véritable en cette matière [32]. Enfin, sur un plan moins matériel, l'avidité de succès et d'amour, le désir des honneurs, conduisent à l'*ambition*, à l'*arrivisme*, à la *flatterie*, où l'homme s'abaisse pour obtenir la gloire, et enfin, sous une forme parfaitement ridicule, à l'*érotomanie*, où l'on se croit aimé de celui ou de celle dont on désire l'amour : c'est alors proprement un délire amoureux.

6. Les **attitudes jouisseuses** sont proches des attitudes captatives. Le Moi cependant y est moins à la recherche de quelque chose d'extérieur à lui-même, que centré sur sa propre personne, moins avide d'avoir que de jouir de ce qu'il a. Le désir de jouir des biens matériels que l'on possède, peut conduire à la *prodigalité*, comme on l'a dit. Le désir de jouir de son propre corps ou de l'image de son corps, se traduit par la *sensualité*, le *narcissisme*, le *vice solitaire*; mais comme la jouissance sexuelle se consomme plus pleinement avec un autre, elle mènera à la *luxure* avec autrui, sous des formes normales, déviées ou délinquantes, et, à défaut d'autrui, avec des symboles qui le représentent. Sous une forme mineure, mais non moins typiquement jouisseuse, on pourrait relever toutes les formes de *sans-gêne*, de *laisser-aller*, certaines formes d'*inconstance*, qui devraient disparaître avec l'âge adulte, ou d'*instabilité* de type affectivo-moteur.

7. Alors que les quatre catégories précédentes d'attitudes se rencontrent surtout chez des gens bien installés dans la vie, dont le Moi

32. Par exemple A. J. Carlson, *The control of hunger in health and disease*, Chicago, 1916, ou W. B. Cannon, *Hunger and thirst*, dans le *Handbook of general experimental psychology* de Murchison, Worcester, 1934.

hostile ou superbe, avide ou jouisseur, n'a aucun souci d'autrui, mais seulement de sa propre satisfaction égoïste, nous retrouvons avec les **attitudes de défense,** l'angoisse névrotique qui apparaissait déjà dans les attitudes ambivalentes. Ici toutefois le Moi se défend non plus contre ses instincts, mais contre des agresseurs qu'il voit autour de lui ou dans son propre corps. Si l'angoisse domine, on aura les conduites de *mensonge,* si fréquentes chez les enfants et les êtres faibles, qui mentent pour se protéger (mensonge de défense), et qui diffèrent profondément des mensonges flatteurs, ou calomniateurs. Beaucoup de *manifestations hystériques,* et plus précisément de cette hystérie de conversion, que Freud a ainsi appelée parce qu'elle traduit des réactions psychologiques en troubles somatiques, et qui atteint aussi des individus fragiles, vulnérables, rentrent dans cette catégorie. Le *refuge dans la maladie* en fait aussi partie. Si par contre l'angoisse n'est pas aussi dominante, on peut avoir affaire à des méthodes de défense plus étudiées et délibérées, que sont le *mensonge à froid,* la *tricherie,* la *duplicité,* l'*hypocrisie.* Si le sujet, plus ou moins anxieux et délirant, voit l'agresseur en son propre corps, il sombre dans l'*hypocondrie* ou dans les *obsessions neurasthéniques.* Si l'agresseur est constitué par les reproches de la conscience, par exemple dans le cas de la mère qui se sent coupable vis-à-vis d'un enfant né hors mariage, ou de l'individu qui se sent assailli de mauvaises pensées, il peut y avoir ce que Freud a appelé une *formation réactionnelle,* destinée à se défendre : la mère comblera son enfant de cadeaux pour se rassurer, mais elle lui refusera son cœur, l'obsédé se fera le champion de la décence parmi ceux qui l'entourent et dénoncera ceux à qui il prête ses sentiments.

8. Il arrive en certains cas que l'individu renonce à se défendre; il se sent vaincu d'avance, trop faible. Il prend alors des attitudes passives de repli sur soi; il se pelotonne, s'enferme dans sa solitude, où il entend qu'on ne le dérange pas. C'est ce qu'on appelle la *régression* ou la *schizoïdie,* qui peuvent, à plus ou moins long terme, mener à des troubles mentaux très graves. L'individu ne vit plus dans le monde réel, il s'est créé un monde imaginaire, où flottent les images de ses rêves manqués ou perdus; il ne vibre plus qu'à ses propres désirs ou pour ses chimères. Mais d'autres fois les attitudes passives se traduisent plutôt par le *découragement,* la *tiédeur,* le *dégoût* (la fameuse « acédia » des auteurs spirituels), la *stéréotypie,* les *états dépressifs,* dans lesquels figure la classique *neurasthénie.* Quand la passivité n'est pas repli, mais plutôt inertie, il s'agira de *paresse,* d'*indolence,* de *mollesse,* ou encore, si elle se mêle de sentiments d'incapacité, ce sont les *sentiments d'infériorité,* la *pusillanimité.*

9. Enfin il est un autre groupe d'attitudes, qui ne sont générale-

ment pas aussi stables que les précédentes, qui viennent plutôt à certains moments de la journée ou par crises espacées. Ce sont les **attitudes de dérivation ou de compensation.** L'homme cherche à s'évader, à se distraire, à fuir l'angoisse et le fardeau de la vie. Jusqu'à un certain point cela peut être bon ou même indispensable à son équilibre. Mais il arrive aussi, que la part donnée à la compensation, à l'évasion, soit toujours plus grande et se transforme peu à peu en un état habituel. La *rêverie* ou le *rêve* prennent le pas sur le réel, on recourt de plus en plus souvent à l'*alcool*, à la *drogue*, on passe des heures et des heures à lire des romans sentimentaux ou policiers; ou encore on recherche non plus en imagination, mais dans la vie sociale, à jouer le personnage que l'on rêve d'être : ce sont les attitudes de *vanité*, d'*ostentation*, ou de façon plus infantile, la *mythomanie* et les *délires d'imagination* vécus.

Telles sont, sommairement indiquées, les diverses attitudes défectueuses, dans lesquelles le Moi ne peut trouver son unité, son équilibre, mais se trouve partagé, tiraillé, mené par ses instincts plutôt que par les exigences ou les aspirations de son esprit. L'équilibre de l'adulte, ou, comme on l'appelle encore aujourd'hui, *la maturité*, ne peuvent être obtenus que dans une « intégration » harmonieuse des tendances inférieures au service des motivations spirituelles, ou surnaturelles, qui viennent de l'esprit ou de la grâce. Sans elles, et spécialement sans l'amour ou la charité, l'homme ne peut surpasser son égoïsme naturel, possessif, jouisseur ou agressif; il reste seul et ne peut s'accomplir. Seul l'amour, et non pas l'amour passif, mais l'amour donné, l'amour productif, inventif, créateur, peut réconcilier en lui harmonieusement les deux tendances qui l'agitent et le meuvent : le besoin de s'affirmer, de réussir, de créer, et le besoin d'aimer, de communier avec les autres, de leur donner ce que l'on est, ou ce que l'on a fait, non pour soi, mais pour eux, ou pour la communauté. Comme le remarque justement Aristote dans l'*Ethique à Nicomaque* (IX, ch. 4), seul le vertueux peut être en accord avec lui-même (1166 a, 13-14) et seul celui qui aime autrui de la façon la plus désintéressée, comme le font les mères, et jusqu'au sacrifice de lui-même, est celui qui, paradoxalement, se veut le plus de bien à lui-même; car il montre alors qu'il préfère la recherche des vraies valeurs et des biens spirituels, à celle des biens inférieurs, qui est le propre de l'égoïste et suscite la jalousie (*Ethique*, IX, 8). Il réconcilie ainsi admirablement l'amour de soi et l'amour d'autrui. Et c'est aussi ce qu'affirme le paradoxe évangélique : « *Qui voluerit animam suam salvam facere perdet eam; qui autem perdiderit animam suam propter me inveniet eam.* » (Mc 8, 35).

C'est à montrer cette voie à celui qui s'égare ou se leurre, que le prêtre s'emploiera comme tout naturellement, quand il aura pu démêler davantage les filets dans lesquels se débat la conscience humaine,

et faire prendre conscience à son pénitent que les voies de Dieu, pour exigentes qu'elles soient, sont les seules où se réconcilient la chair et l'esprit, le moi et le monde, le monde et Dieu.

V. L'ANCIEN ET LE NOUVEAU DANS CETTE PSYCHOLOGIE

Nous n'avons pas du tout la prétention de croire que notre exposé soit sans fautes ou définitif. La psychologie pastorale est une science et un art, qui se cherchent encore et qui en sont à leurs débuts. Notre intention est plutôt de montrer une voie possible d'enrichissement pour le prêtre qui veut guider les âmes et ne pas s'en tenir à des conseils plus ou moins stéréotypés.

Nous ne pensons pas non plus que tout soit neuf dans cette psychologie. Après avoir montré les dimensions nouvelles de la psychologie moderne, et parlé de cet enracinement des habitus dans la personnalité tout entière qui est l'objet de la recherche actuelle, nous pourrions montrer comment, déjà chez Aristote, on peut trouver en germe une psychologie des habitus moraux, qui implique et énonce même la nécessité d'intégrer tout l'homme sous l'emprise de l'habitus vertueux. Déjà dans le texte précédemment cité, nous voyions que seul le vertueux est en accord avec lui-même et qu'il est arrivé à cette stabilité que seul l'esprit peut donner à la conduite. Mais Aristote déclare encore dans l'*Ethique à Nicomaque* (I, 13) que par la vertu, qui est avant tout dans la partie rationnelle de l'âme (1103 a 2), la partie irrationnelle vient à participer en quelque façon de la raison, à se soumettre en partie à elle (1102 b 26-27), et que la partie végétative elle-même pourrait en être transformée, s'il est vrai que les rêves de l'homme de bien semblent meilleurs (1102 b 10). Il émet toutefois un doute à ce sujet, car l'âme végétative lui semble, de sa nature, étrangère au bien moral (1102 b 11-12).

La même idée d'une irradiation de l'habitus vertueux dans l'âme sensitive reparaît au livre II de l'*Ethique*, où Aristote explique encore que tout le travail de la perfection tourne autour du plaisir et de la peine, pour faire en sorte qu'on se réjouisse ou s'attriste de ce qui est exigé par l'esprit (1105 a 7; cfr 1172 a 22), et que l'on n'a pas encore acquis la perfection quand on ne se réjouit pas dans la partie sensible des dangers que l'on court pour être courageux, ou des efforts que l'on fait pour être tempérant (1104 b 6). S. Thomas revient souvent sur ce sujet, et l'on peut donc constater que pour Aristote la volonté n'est pas seulement le souhait velléitaire de la sensibilité en tant que soumise à l'esprit, comme on l'a soutenu récemment[33], mais l'aspiration de la partie rationnelle. C'est par extension et par suite de la forma-

33. Voir R. A. Gauthier, *La morale d'Aristote*, Paris, 1958, pp. 24, 31.

tion d'un habitus vertueux, que la volonté, qui à l'origine était aspiration pure, devient capacité de choisir (ἕξις προαιρετική) (1106 b 36), de choisir le bien perçu par l'intelligence, de choisir ce bien pour lui-même (1105 a 32) et enfin de l'accomplir avec force et constance (*ibid.*). Ainsi connaissance, pureté d'intention, et accomplissement dans la conduite sans faiblesse ni variation, sont les trois conditions qu'Aristote pose explicitement comme conditions de la formation de l'habitus vertueux.

Or si l'on réfléchit à ce que cela signifie, on devra conclure que l'habitus vertueux n'est pas seulement un « souhait », un désir quelconque, plutôt affectif que rationnel; Aristote ajoute même en ce passage que celui qui se contenterait de savoir ce qu'il faut faire, sans l'exécuter, serait comme le malade qui écoute le médecin, mais ne fait rien de ce qui lui a été ordonné (1105 b 10-18). C'est par les actes qu'on engendre les habitus, mais non pas par les actes de l'intelligence pure; ce sont les « actions » (πράξεις) et les actions répétées (ἐκ τοῦ πολλάκις πράττειν, 1105 b 4), nous dirions aujourd'hui le « *comportement extérieur* » conforme à l'intention droite, qui engendre l'habitus. Et ceci nous manifeste que si la volonté est bien, dans son fond, une aspiration encore confuse pour le bien, elle ne devient volonté forte et vertueuse, que lorsqu'elle s'est soumis l'affectivité et les commandes du comportement pour faire ce qu'elle a choisi. Il en va un peu comme de l'intelligence, qui ne développe son pouvoir initial et fondamental, que lorsqu'elle a organisé le cerveau récepteur des informations du monde sensible en un cerveau capable de manier les symboles linguistiques, et d'exprimer par leur moyen ses propres concepts et ses jugements. Dans le cas de la volonté, le pouvoir s'étend plus loin, puisqu'il va jusqu'au comportement extérieur.

Bien entendu ces dernières interprétations sont de nous et se fondent sur ce que nous savons aujourd'hui de l'organisation cérébrale, des centres de la motricité, toutes choses qui étaient inconnues à Aristote. Mais nous croyons pouvoir dire précisément, que la psychologie moderne va dans un sens qu'Aristote lui-même avait ébauché.

Que dire alors de ce qu'on pourrait trouver dans S. Thomas et dans les auteurs ascétiques anciens et modernes, pour appuyer ces vues sur la nécessité de se donner une volonté forte et efficace par des actes conformes aux dispositions qu'ils doivent engendrer, mais en accord avec la volonté elle-même, et non par une gymnastique imposée? Les textes seraient nombreux qui pourraient être choisis pour appuyer cette manière de voir. Ce que la psychologie moderne a plutôt mis en relief, et qui n'est sans doute pas toujours aussi évident dans les auteurs ascétiques, c'est la nécessité d'obtenir parfois le *consentement du cœur* et de l'affectivité, pour que la volonté ne soit pas elle-même trop entravée dans son effort, pour que l'intégration des puissances

inférieures, qui dépendent si étroitement de l'affectivité, puisse se faire. Elle a également mis davantage en relief l'importance du milieu éducatif, du milieu culturel, des attitudes des parents sur la formation du caractère des enfants et sur leur bon équilibre psychologique. Mais il faut bien aussi qu'il y ait quelque progrès, au fur et à mesure que les sciences de l'homme se développent et ne sont plus l'apanage de quelques philosophes.

En terminant, nous voudrions faire observer que, contrairement à ce que l'on pense parfois, et qui a pu être le fait de quelques thérapeutes trop peu soucieux de la morale, la psychologie pastorale n'a pas pour but, en recherchant les divers facteurs qui influent sur le comportement, d'excuser ou de nier la faute. Le pénitent du reste ne le demande pas, et, même quand il a commis un crime par impulsion, ou cédé à une violente tentation, il se reconnaît au moins partiellement coupable et responsable. Le but de la psychologie pastorale est de rechercher et de comprendre l'enracinement de nos actions (qui ne se limite pas à la volonté comme on vient de le voir) et de favoriser une libération des entraves. Pour cela le prêtre se montrera accueillant et après avoir écouté à loisir son pénitent, il s'efforcera, par ses attitudes et ses remarques, de lui montrer qu'il le comprend. Puis il l'aidera à prendre conscience de ce qui entrave sa bonne volonté (qui sera toujours supposée) et des complicités qu'il entretient avec son mal. Ce travail demande, comme il est évident, une assez longue formation, beaucoup de délicatesse et de discrétion. Le prêtre ne parlera jamais comme le médecin, mais plutôt en termes simples et humains, en apportant aussi les lumières de la révélation, en invitant à la prière et à la réflexion devant Dieu, en attendant l'heure de la grâce, mais aussi l'heure où l'évidence se fera dans son pénitent. Long travail que tout cela, où la valeur de la personne du prêtre est souvent aussi et plus efficace que sa technique. Il s'agit là d'un art qui ressemble à celui du pédagogue, qui aide la personnalité à grandir, à s'affermir correctement, à ne pas attendre tout de la grâce comme d'une force magique, ou encore à la façon de ces enfants paresseux qui disent à leur mère : « toi, fais-le », quand elle leur demande de faire quelque chose ou de l'aider. On évitera ainsi de décourager, comme il arrive, le pénitent qui, ayant reçu de bons conseils, mais trop généraux, et n'ayant pas vu le résultat de ses efforts maladroits ou de ses prières, finit par tout abandonner. Il serait dommage que le prêtre d'aujourd'hui ne puisse bénéficier de ce que la psychologie peut lui apporter dans cet « art des arts » qu'est la direction des âmes.

Rome Georges CRUCHON, S. J.
Piazza della Pilotta 4.